TEMPERATURE

Du 20 septembre 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	80	27
Midi	91	33
3 P. M.	90	32
5 P. M.	88	31

EN MANDCHOURIE.

Après l'accalmie qui a suivi la longue bataille de Liao Yang la tempête semble sur le point de se déchaîner de nouveau. Les Japonais se sont remis en marche et déjà leurs détachements envoyés en reconnaissance ont pris contact avec les avant postes russes.

Une bataille va donc se livrer dans le voisinage de Moukden, à moins que le commandant en chef de l'armée russe ne décide d'abandonner cette place et de se replier sur Kharbin, à la jonction des lignes de chemins de fer de Port-Arthur et de Vladivostock, où les forces du Mikado ne pourraient probablement pas le rejoindre avant l'hiver.

Mais quoiqu'il arrive, qu'une bataille s'engage près de Moukden ou que les Russes persistent dans leur retraite, il est certain qu'aucun des belligérants ne songe à mettre fin aux hostilités aujourd'hui plus qu'au début de la guerre. L'armée japonaise victorieuse à Liao Yang a reçu des renforts considérables et les transports qui les ont amenés vont sans aucun doute retourner au Japon prendre de nouvelles troupes. De son côté le général Kouropatkine a trouvé à Moukden des régiments envoyés d'Europe et peut-être de Vladivostock, et il ne peut lui venir à l'idée de conseiller la paix avant d'avoir tenté un autre effort avec l'armée, qu'avec une habileté consommée, il a sortie intacte de Liao Yang et les troupes fraîches qu'il a reçues. Et ce qui prouve aussi qu'à St-Pétersbourg on est décidé plus que jamais à continuer la lutte c'est le fait que le Tsar, sur avis de ses conseillers militaires, a décidé de renforcer le général en chef Kouropatkine par une seconde armée de Mandchourie à la tête de laquelle sera placé le général Linevitch.

Il est donc de toute évidence que Russes et Japonais, quels que soient les événements qui vont se dérouler à Moukden, sont résolus à continuer la lutte l'année prochaine.

NÉCESSITÉ

D'une nouvelle ligne de vapeurs.

La nécessité de l'établissement d'une nouvelle ligne de vapeurs entre la Nouvelle-Orléans et l'isthme de Panama devient chaque jour plus évidente, et s'il était différé plus longtemps les intérêts commerciaux pourraient en souffrir.

Il ne faut pas se dissimuler que New York, qui est cependant beaucoup plus éloigné de l'isthme que la Nouvelle-Orléans, offre actuellement un avantage sur notre ville pour l'expédition des matériaux et des marchandises, en ce sens que la commission y a sous son contrôle les cinq grands transports de la Panama Steamship Line.

A la Nouvelle Orléans il n'y a d'autres ressources pour les expéditions à l'isthme que les vapeurs à fruits. Ils sont évidemment d'une grande utilité et ont déjà servi au transport de grandes quantités de bois de construction, mais ils seront notoirement insuffisants lorsque les commandes de matériaux vont affluer.

Le cas se présente même en ce moment. La commission du canal de Panama demande des soumissions pour la fourniture de ciment, de pompes, de tuyaux, de matériaux divers, en recommandant aux soumissionnaires de tenir compte des deux conditions suivantes :

Les soumissions doivent être basées sur la livraison à New York, le transport à Colon étant à la charge de la commission, ou être basées sur la livraison à Colon par tout autre port que New York, le transport par eau à Colon étant à la charge du contractant.

On voit immédiatement de quel avantage est cette seconde condition pour notre port plus rapproché de l'isthme de deux ou trois jours que tout autre grand port commercial, et elle devrait permettre à nos commerçants de lutter victorieusement contre la concurrence de l'est des Etats-Unis.

Il ne leur manque que d'amples moyens de transport pour s'assurer une grande et rémunératrice part du trafic isthmique. Il doit être facile de s'en procurer.

Les Fiançailles du Kronprinz.

Les fiançailles du prince héritier de l'Empire d'Allemagne avec la duchesse Cécile de Mecklembourg-Schwerin sont officiellement annoncées.

Guillaume II est un homme de principe. Il marie son fils exactement au même âge que lui. Il a épousé à vingt-deux ans une princesse allemande, la princesse Augusta-Victoria de Sleswig-Holstein. Le Kronprinz Guillaume va épouser à vingt deux ans également une princesse allemande. Mais la fiancée d'aujourd'hui est plus jeune que ne l'était, en 1881, la future impératrice d'Allemagne, qui avait vingt et un ans, tandis que la princesse Cécile n'en a que dix-huit.

L'union du prince héritier d'Allemagne, avec la princesse Cécile de Mecklembourg-Schwerin, princesse allemande, n'a, au point de vue de la politique internationale, aucune portée directe présumable, encore qu'elle resserre les liens de parenté de la famille impériale avec la cour de Russie, et avec la cour de Danemark et qu'elle rapproche la maison de Hohenzollern de la maison de Hanovre, promettant ainsi la solution de la question guelfe; mais on sait que, de nos jours, ces alliances de familles restent sans influence. Le mariage du Tsar avec une princesse allemande, qui l'a fait beau-frère du grand duc régnant de Hesse et du prince Henri de Prusse, n'a en rien changé depuis dix ans l'orientation de la diplomatie russe et les exemples seraient nombreux à citer qui démontreraient que les mariages royaux et impériaux ne sont plus des mariages politiques, et sont même parfois de simples mariages d'inclination.

Quant au caractère du prince héritier, qui sort maintenant définitivement des pages, on ne le connaît encore qu'imparfaitement. Tenu très strictement en lisière par l'Empereur, il n'a guère pu se manifester, et quelques actes de morgue bien vite réprimés, qui ont marqué sa carrière d'étudiant à l'Université de Bonn, quelques folies de jeunesse que la chronique lui a du reste prêtées peut être avec trop de générosité, permettent insuffisamment de porter un jugement sur l'avenir de celui qui a du reste encore normalement de longues années d'apprentissage à faire avant de devenir empereur d'Allemagne: Guillaume II n'a que quarante-cinq ans.

L'Empereur à Sedan

Nous trouvons dans le "Gaulois" ces intéressants souvenirs de Mgr Lanusse, aumônier de Saint-Cyr:

"Waterloo!....

"Mais Sedan!....

"Le soir de ce jour, à six heures, le ciel avait au couchant cette teinte empourprée que lui donnent les derniers feux du soleil. Il est des jours où c'est du sang. Celui-ci, par exemple. On en avait tant vu, que les yeux en voyaient encore partout. De ces rayons prolongés, qui montaient dans le ciel, ruisselait du sang. Si des nuages se fussent formés au dessus de nos têtes et qu'ils eussent laissé tomber ces gouttes d'eau multiples qu'on appelle la pluie, c'eût été du sang.

"Six heures. Tout est perdu. Avons-nous du moins conservé, conserverons-nous notre honneur?....Napoléon III était au milieu des fureurs du cataclysme. Il assistait à cet effondrement d'une ville, d'une armée, de toute sa puissance, peut-être. Le matin, il était resté de longues heures sur le champ de bataille, désirant, recherchant la mort qui ne voulait pas venir. Il était rentré à Sédan pour conférer avec le héros de Magenta, dont il enviait la glorieuse blessure. Plus tard, il avait voulu sortir de nouveau, pour savoir si la mort voulait de lui enfin. Il n'avait pu réaliser son projet, à cause de l'encombrement indescriptible des rues de la ville.

"C'était donc vers la sixième heure de ce jour à jamais néfaste, alors que sur lui les ténèbres allaient bientôt s'étendre comme un voile de deuil. L'empereur, du haut des remparts, avait vu cette catastrophe inouïe dans l'histoire Il avait voulu conjurer la tempête. Mais la mer secondait si bien les colères du ciel. Les débris de l'armée s'amoncellent contre les mêmes rochers d'où il voulait éloigner l'ouragan et ses tristes fureurs.

"Du haut des remparts, l'empereur voyait se rétrécir, se resserrer toujours le cercle, immense d'abord, qui pressait son armée. Et cette armée venait et s'entassait, là où était le premier des soldats en grade. Sur ce soldat, le premier, venaient s'abattre toutes les amertumes de la France. Il l'avait voulue si grande! Et maintenant, de son naufrage immense, il ne voyait que les débris. Les plus grandes douleurs, pour plus de douleur encore, ne peuvent trouver des larmes. L'Empereur était dans cet état où le regard reste fixe, où la parole ne vient plus, arrêtée qu'elle est par des sanglots, eux-mêmes étouffés. Il peut toutefois trouver une parole, celle-ci:

"—Allez, et faites savoir que nous reconnaissons notre défaite!

"Et le drapeau blanc annonça que l'on voulait parlementer. Il était temps. Nos soldats venaient toujours, s'engouffrant dans cet abîme, sur lequel les foudres allemandes ne cessaient de déverser leurs colères. L'hécatombe continuait parmi les troupes entassées sur les remparts, sur les glacis, dans les fossés, dans les rues de la ville, où l'incendie crépitait sou crépitement lugubre, sinistre autant que le feu des mille canons qui l'avaient allumé. Seigneur! qu'est-ce donc que la guerre!

"Le matin de ce jour, j'allais me diriger du côté de la Garenne, lorsque nous apercevons le cortège impérial. Napoléon, au milieu de tous ses officiers, est accompagné par les cent-gardes et le 1er peloton du 3e escadron des guides. Ces cent-gardes que j'avais vu si beaux dans certaines fêtes où assistait l'Empereur, à Orléans, par exemple, au camp de Châlons, à la revue de Longchamps où, en 1867, notre souverain avait à sa droite le roi Guillaume de Prusse et, à sa gauche, Bismarck.... Ces cent-gardes que j'avais admirés, grands et immobiles comme des statues, sur les marches de l'escalier d'honneur des Tuileries....Ces cent-gardes, ornement de la dignité et de la majesté impériales ....Aurais-je jamais pensé que je les reverrais, un jour, auprès de leur maître, sous une bourrasque de fer, assistant aux dernières heures de l'agonie de cette même majesté qu'ils avaient rehaussée par leur présence, aux yeux de yeux de tant de Rois et d'Empereurs venus de tous les points du monde?....Ils sont là, aujourd'hui, subissant les mêmes dangers que leur souverain.

Les balles, les obus arrivent de toute part.

"L'Empereur oblique un peu à gauche et se trouve au milieu du 88e. Il confère avec un général. Il ordonne ensuite à son escorte, à tous ses officiers, devenus comme un point de mire pour l'ennemi, de s'abriter derrière un mur, et va se placer sur un mamelon d'où sa vue pourra mieux s'étendre un peu partout. Accompagné seulement du général Pajol, de deux autres officiers et du docteur Corvisart, il s'éloigne encore de quelques pas de ce groupe, comme pour être plus seul. Oui, seul, l'Empereur des Français, sous une pluie de fer. Il regardait au loin, et, n'espérant plus une victoire, il attendait la mort.

"Et la mort ne voulait pas venir.

"J'étais assez près pour voir se dessiner contre le ciel gris-bleu la silhouette de l'Empereur sur son cheval qui me paraissait noir.

"Autrefois, en Italie, le matin de Villafranca, au moment où le soleil allait se montrer dans toute sa splendeur et pendant qu'une armée de 300,000 hommes défilait dans la plaine si large de Valeggio, nous avions vu, seul également, Napoléon III, à cheval, immobile comme une statue de bronze, sur un mamelon qui en dominait plusieurs autres et qui servait comme de piédestal. Ces rayons prolongés qui précèdent l'astre du jour lui formaient comme une vaste auréole. C'était au lendemain de Magenta et de Solférino.

"Ici encore, Napoléon III est seul. Mais où est l'auréole? Il m'apparaît comme sur un tumulus, dans un vaste cimetière. Tout autour de lui s'entassent les blessés et les morts. A quelques pas seulement, son officier d'ordonnance vient d'être foudroyé. Seul, le souverain fortuné de vingt ans, devant lequel l'Europe s'était, plusieurs fois, inclinée!.... Seul et ne se détachant plus que bien tristement sur un voile sombre et lugubre.... Seul, et après tant de gloires, et ne cherchant plus que la mort!....

"Et la mort ne vient pas. Pourquoi la mort ne veut-elle pas venir? Oui, seul et errant, pour ainsi dire, sur ce champ de bataille où se joue sa couronne, Napoléon III. Sa couronne!..... Son génie voit bien autre chose. Il voit, engagés dans cette lutte suprême, l'honneur et les gloires de la France. Je vous le dis, voilà pourquoi il veut mourir.

"L'Empereur, après être resté assez longtemps sur cette position, enviant le sort de son officier d'ordonnance, fait appeler son escorte et avance encore plus sur les hauteurs.

"Je l'ai perdu de vue."

UNE MIME.

Arrivées au milieu du chemin de la vie, comme dit Dante, et même un peu au delà, il est d'usage que les comédiennes, chanteuses, danseuses et autres subissent un changement de vocation. A cet âge, Mme Granier est devenue comédienne, Mme Yvette Guilbert écrivain et Mme Sarah Bernhardt a passé par une longue crise de travesti, dont elle paraît heureusement sortie. Mlle Loïe Fuller n'a point échappé à la loi commune. Après avoir acquis dans l'usage des verres de couleur une notoriété considérable, elle s'est trouvé tout à coup du talent pour la pantomime. Elle n'a point voulu, cependant, que cette métamorphose s'accomplît en France. C'est à Rio-de Janeiro, la saison dernière, qu'elle a dépouillé sa vieille gloire et ravi aux Brésiliens surpris de nouveaux applaudissements. Elle a mimé pour eux, de concert avec Paul Franck, une pièce intitulée "les chinois". Ces public, qui a reçu Mme Réjane et tant d'autres artistes, est tombé d'accord que l'on n'a rien vu de pathétique ni de touchant quand on n'a pas assisté à l'agonie de miss Loïe Fuller. On dit que, parée de cette renommée récente, elle retournera cet hiver en Europe, et que le spectacle de cette mort enchantera les délicats. Miss Loïe Fuller est aujourd'hui une personne assez forte, avec un petit nez, de gros ses joues et de gros yeux.

Service commémoratif à Metz.

Les Messins indigènes ont célébré, avec la solennité accoutumée, dans leur antique cathédrale, le service commémoratif fondé par feu l'évêque français Dupont des Loges, en l'honneur des soldats morts pour la patrie, pendant le siège de Metz.

Comme d'habitude, le chœur et le transept étaient drapés de noir, et un catafalque aux armes de Metz était dressé devant le chœur. L'évêque de Metz, parti la veille pour Lourdes avec le pèlerinage lorrain, s'était fait représenter par son vicaire général.

La quête a produit une somme importante qui permettra d'entretenir le monument français du cimetière Chambière, dans lequel reposent 9.000 soldats morts à Metz, en 1870. D'innombrables couronnes et des gerbes de fleurs ont été déposées autour du monument.

Le conseil municipal, mû par une pensée qui l'honore, avait voté, dans sa séance du 1er septembre, un crédit de 1.000 francs pour coopérer à l'entretien de ce monument.

La population de la France

On vient de publier les chiffres officiels du dernier recensement de la population française, effectué en 1991.

Si l'on compare l'augmentation du chiffre de la population en un siècle, de 1801 à 1901, dans les principaux Etats de l'Europe, on trouve que l'Angleterre a passé de 15 millions 700,000 habitants à 41,500,000, c'est-à-dire qu'elle a presque triplé sa population, de même que l'Allemagne, qui de 24,000,000 (en 1815) atteint aujourd'hui 56,300,000. L'Italie a doublé, de 17,200,000 à 33 millions; l'Espagne est passée de 10 millions et demi à 18,2000,000 et l'Autriche-Hongrie de 30 millions (chiffre pris en 1846) a atteint 45,300,000. Quant à la Russie, son premier recensement officiel ne date que du milieu du siècle dernier. Il accusait une population de 67,700,000 d'habitants. Cette population se chiffre aujourd'hui par 115 millions et demi Et pendant le même temps la France n'augmentait que d'un tiers, de 26,600,000 à 38, 961,945 habitants, chiffre actuel.

En ces cinquante dernières années, la Russie a gagné 81 0/0, le Danemark 79 0/0, les Pays-Bas 68 0/0, l'Allemagne 59 0/0, la Belgique 56 0/0, l'Autriche 49 0/0, l'Italie 36 0/0. l'Espagne 21 0/0, l'Angleterre 32 0/0.

La France arrive mauvaise dernière avec 14 0/0 seulement d'augmentation.

La durée de l'existence humaine.

Une question, longtemps débattue et qui sera fort vraisemblablement l'objet de discussions animées, longtemps encore, c'est de savoir si l'homme possède une longévité plus réelle que celle de la femme.

Sans doute, on pourrait objecter que la solution du problème dépend du nombre et de la gravité des maladies qui s'abattent sur l'un ou l'autre des deux sexes. Mais les statisticiens dédaignent ces détails infimes et s'attachent à des calculs minutieux et compliqués pour établir la moyenne des décès chez les deux sexes.

Ainsi, le ministère du commerce italien ayant eu à faire dresser une table de mortalité en vue des retraites ouvrières, les statisticiens démontrent—suivant toutes les règles de leur art—que les décès de la femme sont plus nombreux que ceux de l'homme jusqu'à l'âge de quarante-trois ans. Une fois cet âge dépassé, la femme manifeste des conditions de vitalité qui se prolongent pendant vingt années encore, soit jusqu'à soixante-trois ans. A partir de ce moment, l'homme reprend sa supériorité.

Donc, à en croire les savants transalpins, de sa naissance à la quarantaine, la femme reste plus exposée aux dangers que son conjoint; de quarante-trois à soixante-trois elle meurt moins facilement; mais, plus tard, elle disparaît avec plus de fréquence.

THEATRES.

ORPHEUM.

Les deux représentations d'hier à l'Orpheum ont été aussi brillantes que celle de lundi soir. La salle était foulée et les artistes, encouragés par les applaudissements, se sont montrés pleins de verve et d'entrain.

Matinée tous les jours.

TULANE.

Tim Murphy et les excellents artistes qui l'entourent forment avec "Two Men and a Girl", la pièce qui tient l'affiche au Tulane, la plus intéressante combinaison artistique qu'on puisse imaginer. C'est une pièce de haute valeur jouée par une troupe de premier ordre.

Matinées mercredi et samedi.

OPERA FRANÇAIS.

Tous les amateurs du drame se donnent rendez-vous au théâtre de l'Opéra Français où la troupe Baldwin-Melville joue avec un talent remarquable "Dealers in White Women", un mélodrame typique. Matinée vendredi.

GRAND OPERA HOUSE.

Le succès de "Charley's Aunt" au "Grand" s'affirme de plus en plus, et le directeur Fourton peut compter sur une semaine fructueuse. Ses artistes plaisent énormément au public qui les applaudit à chaque représentation.

CRESCENT.

Mason et Mason sont d'un comique inénarrable dans "Fritz and Snitz", et font accourir au Crescent tous les amateurs de la bonne et franche gaieté.

Les autres artistes donnent la réplique aux deux étoiles avec un entrain et un talent très goûtés des spectateurs.

L'ESPRIT DES AUTRES

Germaine a sept ans.

Son oncle, un de nos confrères, lui reproche d'être souvent désagréable.

—Si tu continues ainsi, ma petite Germaine, je me verrai obligé de mettre dans les journaux que tu es une vilaine petite fille.

—Ça m'est égal, je ne lis pas les journaux.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 7 Commencé le 13 Sept 1904

LA DÉLAISSÉE

GRAND ROMAN INÉDIT.

Par Georges Maldague.

PREMIÈRE PARTIE

Mensonge d'Amour.

III

Suite.

Mais comme Guillain la gardait sur ses lèvres, elle se dégagea.

—C'est pour causer que je suis ici, fit-elle, causons donc, je vous prie.

—Causons, ma chère Mary... amicalement, je pense.

—Toujours amicalement, même si une séparation devait résulter de notre entretien.

—Une séparation? répéta-t-il, sans paraître comprendre.

—Asseyons-nous, Guillain, nous serons plus à l'aise.

Elle gardait ce calme, — bien américain, — qui pouvait cacher une impression profonde.

—Ce sera donc long, cette conversation?

Il ne dissimula pas un certain ennui.

Il regarda même la monumentale pendule Louis XIV, une œuvre d'art qui représentait un capital, sur la haute cheminée du même style.

Mary vit ce coup d'œil.

Et sans se départir de son flegme:

—Vous êtes pressé?

—J'ai rendez-vous à heure fixe au Jockey, pour une admission .... J'ai promis de ne point manquer.

—Vous aurez bien un quart d'heure.... dix minutes à me donner?

—Certes.... dix minutes.

—Il faudrait du reste que vous me donniez plus, si je vous demandais plus.

Madame de Morcef ne parlait point d'habitude peut-être avec autant de netteté.

Son mari ne l'avait entendue faire acte de volonté qu'en deux ou trois circonstances, et de façon moins formelle qu'en ce moment.

La barre qui coupait son front, quelques instants plus tôt, se referma.

Il devint nerveux.

—Ma chère Mary, je suis à vos ordres, mais ce préambule me fait craindre entre nous.... un nuage.

Elle eut, en s'asseyant dans un grand fauteuil près de la cheminée où brûlaient avec des flammes régulières de grosses bûches rondes, un geste lent.

—Ce nuage a pointé depuis longtemps, mon ami; au lieu de se dissiper, il s'est épaissi.... Il arrive à former une masse opaque.... qui me gêne.

—Que dites vous?.... Mais je vous jure que je ne l'aperçois pas.

—Parce que vous ne voulez pas l'apercevoir.... Vous savez qu'il existe.... Cela devrait vous suffire.

Guillain de Morcef considéra sa femme, bien en face.

Il s'assit à son tour, approchant un fauteuil du sien.

—Assez d'ambiguïtés, fit-il avec une brusquerie contenue, je vous demande d'aller au fait.

Et elle, demeurait en apparence impassible!

—Le fait, le voilà!

"Je me décide au divorce.

C'était dur.

Le duc eut sur l'épiderme le grain de la chair de poule.

Ses yeux aux paupières longues de femme, ses yeux noirs ardents et charmeurs, décélèrent d'abord une colère.

Il perdit pour le coup ce sang-froid qui, chez les gens très éduqués, même vis-à-vis des leurs, masque la violence.

—Êtes-vous folle? interrogea-t-il, scandant les syllabes.

—Guillain!

—Eh bien, quoi, Guillain.... Je vous demande si vous êtes folle?

—Monsieur!

La duchesse se leva.

Il se dressa devant elle.

Il fut presque brutal en lui prenant les mains.

Mary le regarda de son regard droit, sans prononcer un mot.

Et comme un sourire effleurait soudain sous sa fine moustache blonde, sa bouche pâlie,—comme la colère de son regard se changeait en prière, comme enfin il avait ce mouvement des lèvres qui précède le baiser, elle détourna la tête de façon que la bouche de son mari touchât seulement sa nuque.

Il lui emprisonnait toujours les poignets, mais doucement, en murmurant:

—Pardon! je viens de me conduire en brute.....mon excuse est dans vos paroles....J'ai suivi un mouvement très humain ....et la brutalité est le plus naturel de tous les mouvements.

"Aussi, pourquoi me jeter à la tête cette chose formidable?

Mary s'était dégagée.

Elle l'éloignait d'un geste qui mettait entre eux un pas de distance.

—Voulez-vous que nous nous rasseyons: mon ami....et voulez-vous aussi m'écouter seulement quelques instants?

"Je vous assure que vous arriverez encore à l'heure, au Jockey.

Elle désignait maintenant le fauteuil qu'elle venait de quitter.

Il répondit par une étreinte, cette fois des deux bras à sa taille, et qui la retint tout à fait prisonnière.

—Voulez-vous me laisser!

—Non.

—Ce n'est pas de cette façon que vous modifierez ma résolution.

—Allons donc!....Dis un peu que tu veux me quitter, quand tu es dans mes bras!

—Guillain....si vous ne me lâchez pas, si vous ne m'écoutez pas, vous ne me retrouverez pas ici, quand vous rentrerez.

Il ne la lâcha point, resserant plutôt son étreinte, usant cette fois, de la séduction du baiser.

—Répète, que je ne te retrouverai point....quand je rentrerai.

—Je le répète....et je le jure!

—Sur quoi?

—Sur mes enfants.

Ses bras se distendirent d'eux-mêmes.

Il savait,—tout en gardant la plupart du temps vis à vis d'eux, ces apparences de froideur, qu'elle avait vis-à-vis de tous—le grand amour de cette mère, pour ses enfants.

Mary n'était pas d'un caractère à abuser des serments.

S'il lui laissait la faculté d'en articuler un, elle le tiendrait.

—Je ne veux pas, fit-il, vous pousser à un acte aussi inconsidéré qu'injuste, pour la seule raison que vous vous croirez tenue à accomplir cet acte.....

"Je vous dis simplement, à présent: expliquez-vous, je ne comprends rien à tout cela.

Elle se rassit cette fois.

Lui, reprit sa place en face d'elle.

Il avait le visage couvert d'une impassibilité, qui le marquait presque de dureté.

Ses yeux se fixèrent, sur les yeux sérieux de sa femme.

—Parlez, dit-il, j'écoute.

Elle commença:

—Nous n'avons eu, depuis nos six années d'union, que quelques explications.

"Je ne suis point d'un caractère à faire ce que vous appelez: des scènes.

"J'ai été bien souvent,—je serais plus franche en disant: presque constamment,—atteinte, non par des calomnies, concernant votre façon de vivre, par des révélations que je savais des vérités, que la malveillance n'aggravait point—au-dessous même de leur gravité.

"Je fus d'abord aussi offusquée que je fus blessée.

"Puis, je compris votre nature.

"Ces quelques années d'union aussi bien que cette transplantation, d'un pays dans un autre, de notre société américaine, si différente, dans votre société parisienne, ont fait de moi une femme envisageant les choses comme si j'avais longtemps vécu.

"Vous ne seriez fidèle à aucune femme, Guillain, fût-elle jolie.

La physionomie de M. de Morcef resta froide.

—Qu'entendez vous au juste, par fidélité? demanda-t-il.

—Oh! mon ami, ne débattons pas cette question déjà débattue entre nous.

"Je sais que l'homme fidèle, tel que nous, les femmes, fidèles, nous le désirerions, est une anomalie; je sais qu'il ne s'en rencontre qu'à l'état de rare exception que....

Guillain interrompit, demeurant plus froid qu'elle.

Même pas chez vous, en Amérique....là où vous êtes les reines!....où l'homme est uniquement la machine à produire, à gagner l'argent que vous dépensez....

—Vous avez raison, à demi.

"Si la femme n'a pas aux Etats-Unis la prépondérance